

Article du 23 juillet 2009 :

## Le moine Mondeño

Le 3 avril, les habitants de Puerto Real, à côté de Cadix, ont rempli à ras bord le théâtre municipal. Pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'alternative de leur concitoyen, Juan García Jimenez «Mondeño». Ce surnom vient de Monda, village près de Marbella, où son grand-père maternel était charbonnier. Musique, poèmes, hommages divers. Pour résumer son erratique carrière, on aurait pu aussi bien lui réciter la règle de saint Augustin. Mondeño, 75 ans, a été torero, frère dominicain et à nouveau torero.

Dans ses remerciements, il a affirmé que Puerto Real avait été «son père, sa mère, sa sœur». Un peu son sponsor aussi. Pour ses débuts voilà soixante ans, les Puertorealeños lui avaient offert un habit de lumières rouge et or. Il était très pauvre et avait vu le jour dans une cabane en chaume. Ses parents étaient analphabètes. Mondeño : «Mon père gagnait 2 pesetas par jour. Il m'a dit : tu dois te faire torero pour nous sortir de la misère ; mais toréer, je n'aimais pas ça.»

«Garde». Le banderillero Carnicerito de la Isla remarque sa prestance de torero. Il le fait débiter. Mondeño étonne par sa quiétude. Il devient novillero. «Au début, je ne savais rien faire. La première fois que j'ai pris l'épée, je l'ai attrapée après la garde.» En 1957, coup de corne à Zafra. Il ne peut plus bouger la jambe droite. Il doit un temps toréer avec un appareil orthopédique. La passe qu'il crée, la mondeñina, une sorte de manoletina réalisée de profil avec la main droite, sans bouger, vient de ce handicap. Il se fait un nom. Il est beau garçon, il draine aux arènes un public féminin. En 1960, avec Ordóñez, il joue dans *la Becerrada*, un film un peu prémonitoire. Un foyer de vieux tenu par des bonnes sœurs tombe en ruine. Pour le sauver, les nonnes organisent un spectacle taurin avec des becerros, des veaux. Mondeño a un style singulier. Il torée sans sourire, de façon hiératique, en se positionnant plus que les autres, très près du toro. « Dans la mondeñina, je faisais passer le toro si près de moi que ses cornes me laissaient des rayures sur le ventre.» Sa tauromachie verticale, statique, angoissante, «mystique» dit-on, peut préfigurer celle de José Tomás, qui cependant ne l'a jamais vu toréer. Mondeño prétend qu'il n'a pas peur des toros. Le public s'interroge : «Est-ce qu'il a du sang dans les veines ?» Lui dira un jour qu'il faut «supporter la peur pour ne pas tomber de peur».

Ordóñez lui donne l'alternative en mars 1959 à Séville. Il participe, y compris au Mexique, et même à Beyrouth, à de nombreuses corridas, autour de 60 par saison, et avec les meilleurs. Il s'enrichit, prend aussi beaucoup de coups de cornes. A la fin des années 60, interviewé dans la revue *El Ruedo*, il répondait au journaliste qui lui demandait d'où venait cette gravité qu'il manifestait en piste. «Elle vient sans doute de mon constant intérêt pour la décision que j'allais prendre.» Quelle décision ? Rentrer au couvent, se faire religieux, dominicain. Mondeño n'a jamais caché que, jeune, il rêvait d'être missionnaire ou prêtre plutôt que torero, et ce malgré sa grand-mère maternelle violemment anticléricale. Le 30 août 1964, à 6 heures 20 de l'après-midi dit la chronique, il se conforme aux vœux de l'ordre, prend l'habit de novice au couvent de Caleruega, patrie de saint Dominique, près de Burgos. Il a légué tous ses biens. Au cours de la cérémonie il pleure. « Mondeño ha muerto para el mundo », Mondeño est mort pour le monde. Ses amis les toreros Litri et Ordóñez, très pieux eux aussi, n'ont pas pu venir. Ils toréent. Mais des centaines de personnes assistent à l'événement rapporté par les actualités cinématographiques. Il n'est pas le premier torero à être tenté par la religion. Dans les années 50, Andres Garrido, «El Gordo de Linares», avait voulu se faire prêtre. Il avait abandonné. Il n'arrivait pas à apprendre le latin. Et, dans les années 60, le curé de Chinchón manageait des toreros. Au couvent de Caleruega, on va le visiter de toute l'Espagne par bus entier. « Un pèlerinage. Tout le monde venait me voir, on touchait ma robe, on la baisait, les gens s'agenouillaient et me demandaient de les confesser. Je ne pouvais plus étudier.» De plus, sa santé décline et les études, pour lui qui faute d'argent n'a pu intégrer le séminaire de Cadix, sont difficiles. Il faut apprendre trois langues, plus le latin, s'envoyer trois ans de philosophie et cinq de théologie.

Après deux ans, il abandonne, se refait une santé dans un sanatorium de Séville, part à Rome pour demander conseil aux supérieurs de l'ordre. Ils l'assurent qu'on peut, à l'extérieur des couvents aussi, servir Dieu qui, par ailleurs, ne verrait pas d'un mauvais œil la pratique d'un métier rémunérateur. Mondeño revient donc aux toros et réapparaît en 1956. Son apoderado ? Une femme, Lola Casado. «Les femmes étaient interdites de callejon. Il a fallu demander l'autorisation

à un général, ministre de Franco. Il a averti : si on la voit dans la contre-piste, je la mets en prison, elle, son torero et le toro.»

Radars. Son retour fait la une des magazines. On pense même réaliser un film autour de son histoire avec, tant qu'à faire, une actrice française jeune, belle et blonde. Un film hispano-mexicain se tournera en 1966. Mais sans lui, sans starlette française et avec Paco Camino. Titre : Fray Torero. Synopsis : le couvent Los Gabrieles a des difficultés financières. Le jeune moine Francisco (Paco Camino) se met à toréer pour le sauver. Au couvent, Mondeño n'a pas perdu de ses dons. Il réalise même, le 25 juillet 1967 à Barcelone, une des meilleurs faenas de sa carrière face au toro Estoqueador du marquis de Domecq : 2 oreilles et la queue. Il torée souvent avec El Cordobés. Pour les organisateurs, c'est juteux. On va voir le torero-moine au style solennel et grave si opposé à celui d'El Cordobés, avec ses saut de grenouilles qui ne sont vraiment pas de bénitiers.

En janvier 1970 il arrête la tauromachie. Après près de 800 courses. Depuis, sauf pour quelques festivals de bienfaisance, Juan García Mondeño a disparu des radars taurins. Il se partage aujourd'hui entre Paris, l'Allemagne et l'Andalousie. On lui connaît un hobby : les voitures de luxe, et aussi la gastronomie. On l'a vu au restaurant El Bulli en Catalogne. Il ne va pas aux arènes, il a trop peur pour les toreros. «Je connais José Tomás. Je n'irai jamais le voir toréer. Quand Antoñete a réapparu, j'ai prié Dieu pour qu'il arrête. Le toro c'est très dur et il était trop vieux. Quand mes amis regarde une corrida à la , je me lève, je vais préparer les tapas et le fino.» Cela dit, je considère la tauromachie comme un art. «Dominer un animal sauvage, le rendre suave, produire de l'harmonie avec, c'est de l'art.» Un infarctus l'a, récemment, terrassé dans une rue de Paris. Opération. Le chirurgien s'étonne. Toutes ces cicatrices ! «Vous avez reçu une bombe ? Ce sont des blessures de guerre ?» Réponse : «Es que soy torero.»

Jacques Durand